

Regards dramatiques d'Adrien Asselin

Christine Simon

Number 114, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41093ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simon, C. (2002). Regards dramatiques d'Adrien Asselin. *Liaison*, (114), 25–26.

Regards

dramatiques d'Adrien Asselin

Christine Simon

L'année 2002 s'ouvre sous d'heureux auspices : sous le titre *Perspectives abstraites*, la galerie Agora de Manhattan présentait, en janvier, cinq pièces majeures d'Adrien Asselin, artiste franco-ontarien. Comme en témoigne l'ensemble de ces œuvres, Adrien Asselin est fortement inspiré par les drames humains ; même plus que par la nature, semble-t-il, qu'il a célébrée par le passé. Un de ses pastels, issu de la rencontre entre Bush et le dalaï-lama, évoque son expérience tibétaine et ses prises de position : « L'œuvre est le résultat d'une maturation, l'expression abstraite d'une émotion », déclare-t-il.

Natif de Saint-Gervais de Bellechasse, près de Québec, Adrien Asselin a fait de Hawkesbury sa ville d'élection. Après des

études universitaires à Ottawa, il est engagé comme professeur d'arts plastiques à l'école secondaire Thériault de Timmins en 1976, puis à l'École secondaire régionale de Hawkesbury de 1978 à 1988. Dans les années 80, il fonde et dirige la galerie Artenciel, une des sept galeries éducatives rattachées au mouvement Pro-Arts, promoteur du développement des arts visuels en Ontario. L'expérience est, pour Adrien Asselin, un tremplin permettant de faire connaître son travail dans la région. De 1983 à 1984, l'artiste part étudier pour deux ans à l'université de New York (New York University), où il obtient une maîtrise en arts plastiques et expose à la galerie Est à Manhattan.



Photo : Edmond Laughren

Créateur inspiré par la nature, de retour d'un voyage en Amazonie il lance un appel au secours par le biais d'une série d'œuvres acryliques : « Ce que Dieu a mis des millions d'années à construire, vous vous obstinez à le détruire en quelques décennies », clamait-il lors de la 10^e saison de Pro-Arts en 1989.

Depuis 1990, Adrien Asselin a participé à plusieurs expositions collectives et individuelles en Ontario, au Québec, aux États-Unis et en Italie. Plusieurs de ses œuvres sont entrées dans la collection Royale de Hollande, et les collections du gouvernement de l'Ontario et du Québec.

Citoyen du monde, Adrien Asselin a parcouru plus de 60 pays ; chacun de ses voyages a été une source d'inspiration et de réflexion. Sa dernière exposition, qui s'est terminée le 17 janvier à la galerie Agora de Manhattan, traduit cette inspiration : « Témoins des événements de mon temps, mes toiles en sont l'expression », disait-il au lendemain du vernissage.

Depuis trois ans, il exécute ses toiles au pastel, un médium qui lui paraît plus approprié pour exprimer sa prise de conscience et ses indignations : « La technique et le médium se sont imposés d'eux-mêmes. Ma peinture aujourd'hui se rattache plus à une spiritualité, une conscience ; le pastel me permet d'en traduire la transparence. »

Les cinq nouvelles œuvres qu'expose Adrien Asselin proposent une représentation abstraite du monde et mettent en valeur la finalité spirituelle des hommes. Elles demandent au regardeur de s'attarder et le convient à l'imagination. La texture du papier et les couches successives de couleurs ajoutent au plaisir du regard celui de la sensation. C'est un monde d'énergie pure, de sensations brutes qui renvoient le spectateur à sa propre réflexion.

Rendez-vous pris à la galerie, dans le quartier de Soho, à Manhattan

Cette expérience new-yorkaise pourrait-elle vous inspirer d'autres œuvres ?

Après l'attaque du 11 septembre, j'ai fait quelques croquis des tours, dans l'urgence de l'émotion... Quelque chose en sortira. Je ne sais pas de quelle façon. L'émotion est constamment pour moi source d'inspiration.

Qu'est-ce que vous retenir de cette attaque ?

Je suis allé sur le site des ruines du World Trade Center. C'était le vide, un vide total mais habité par une souffrance. Ces gens disparus avaient des liens avec le monde entier. Il y a toutes sortes de liens, des liens d'amitié, qui sont rompus. C'était la force

des gens. Saint-Exupéry disait que quand il transportait le courrier, il se sentait responsable des liens d'amitié qu'il y avait dans les lettres.

En quoi New York est-elle une ville importante pour un artiste ?

On a l'occasion d'y rencontrer des artistes du monde entier. En confrontant mon travail à celui des autres, j'ai pris conscience de ma différence. Ils peignent l'extérieur des choses, un monde assez matérialiste, sensuel. Je peins l'intérieur des choses, un monde cosmique, spirituel, et même un monde avec une conscience. Quand on regarde mes cinq pastels, tout se tient dans l'espace, mais avec une transparence, sans poids. Quand les impressionnistes peignaient une main, la matière était attachée à celle-ci. Mon travail est fluide, il est toujours en mouvement. Pour moi, c'est une nouvelle démarche.

La ville de New York vous inspire-t-elle ?

Mondrian a traduit l'énergie de la ville dans « Broadway Boogie Woogie » au moyen des édifices, de la verticalité et de l'horizontalité. Cette énergie existe toujours. Contrairement aux années 80, alors que j'ai vécu dans le village, New York est aujourd'hui beaucoup plus calme, plus colorée, plus sécuritaire. Je trouve les gens tellement plus affables... Ce matin, j'ai engagé la conversation avec un jeune homme, à Harlem. Il m'a parlé de sa vie, de ses projets. On n'aurait jamais vu ça il y a vingt ans. Je ressens beaucoup plus de respect entre les gens maintenant. Dans cette ville, y compris dans les quartiers moins huppés que Soho, tout est intéressant... on y trouve une autre énergie, d'autres figures, d'autres sourires.

La vision de l'artiste se confond-elle avec celle de l'homme ?

Non, les deux envoient des images différentes. La seconde envoie une image de la fragilité ; quant à l'autre, c'est la conscience, la capacité de devenir plus humain, de construire un monde plus juste, plus fraternel... À New York, les gens se sont rapprochés les uns des autres, sont devenus plus prêts à aider les autres ; on devrait l'être davantage, nous aussi...

La ville a-t-elle changé pour autant ?

Je trouve New York plus intéressante aujourd'hui. On y trouve cette énergie omniprésente. Si l'on regarde les grandes villes d'Europe, on est plus dans le passé. New York a le potentiel de modeler le monde, de le sculpter, de donner une image différente : malgré le chaos, les gens sont déjà debout !

Christine Simon, auteure de théâtre et scénariste, enseigne le français à New York où elle poursuit parallèlement des études. Elle vient d'obtenir une licence en Langues et Littérature à la State University of New York (SUNY).



Apocalypse,
acrylique sur toile, 1986.